

Éclaircissements nécessaires

Voici des morceaux d'un blabla théorique important à mes yeux. Sa seule valeur, c'est que je l'ai formulé d'expérience tout au long de ma route. Cette route, je l'ai suivie presque à l'aveugle, comme un crétin, et je me suis donc souvent retrouvé dans le fossé. Mais il se trouve que j'ai quand même des yeux, et que ces yeux ont su apercevoir la lâcheté et l'insignifiance qui se lisaient sur certains visages, le courage et la générosité sur d'autres. Je ne me laissais guider que par ça : je voulais être, dans la mesure du possible (et, bien sûr, le plus possible) généreux et pas lâche. Je voulais faire de l'art véritable. En fin de compte, j'en suis venu à la conclusion que l'art véritable et la vraie poésie sont bien éloignés des voies qu'empruntent les gens de métier. Ces derniers font de l'art les uns pour les autres et pour le pouvoir qui commandite cet art. Moi je voulais faire de l'art pour les gens que le profit n'intéresse pas – projet ambitieux, et peut-être insensé. Dans ces articles, j'explique comment j'ai compris ma tâche. Voilà le bordel – bienvenue.

Aleksandr Brener, 27 janvier, Eichborn

1. Le hurlement poétique

De nos jours, la poésie se trouve dans un sous-sol aveugle. C'est-à-dire que, là où elle est représentée – dans les livres des poètes, dans leurs déclamations, sur les pages des revues, dans les colloques de poésie –, elle n'est plus vivante. Dans ce milieu de professionnels il ne s'agit pas de poésie, mais de son imitation, sous une

forme ou une autre. La poésie, elle, n'existe désormais que dans les débordements sporadiques d'émotion populaire, dans le discours des gens simples, et, surtout, dans les lieux où on enferme ces gens : dans les prisons, dans les asiles de fous, ainsi que sur les murs des bâtiments publics, qui, au fond, sont aussi des prisons – des barrières entre les gens et le monde. Des barrières créées par le pouvoir.

Bien entendu, les cris de la foule sombrent dans l'oubli. Les lamentations d'une mère qui a perdu son enfant à la guerre ne laissent pas de trace sur le papier. Les poètes officiels n'ont pas d'oreille pour ces lamentations. C'est ainsi que meurt la poésie, sans avoir été reconnue. Mais disons-le franchement : il faut que la poésie meure, tout juste après avoir retenti dans le monde. Tel doit être son lot. Caca en main !

Pendant son âge d'or, la poésie était une parole qui résonnait et qui mourait – dans l'Antiquité. Plus tard, la poésie a tendu à redevenir telle. Car la poésie est un son condamné à disparaître. Pas de la musique, mais précisément un son humain. Plus simplement – un hurlement, car qu'est-ce qu'un son humain, poussé à sa limite ? Un hurlement. Le hurlement capte tout ce qui est au-dedans et au-dehors de l'homme et, sans l'aide d'aucun outil ou d'aucun instrument, il délivre le message adéquat : cet homme va mal, il peine, il se morfond, il souffre, il espère, il hait. De plus, le hurlement ne se contente pas d'en faire part à un interlocuteur en particulier ni, a fortiori, à un collègue – le hurlement s'adresse à tout l'univers qui s'ouvre à l'homme, il s'adresse au monde entier. C'est ça la poésie, bite au cul.

Archiloque le savait très bien, lui, poète et guerrier de Grèce antique qui a participé à de nombreuses batailles. Peut-être qu'Israël, dans l'Antiquité, le savait encore mieux, comme en témoigne la Bible. La Bible en effet, et en particulier les bouts de la Bible qui reproduisent la parole des prophètes, sont le premier grand hurlement articulé de l'humanité. Un hurlement auquel presque rien d'autre n'est encore mêlé, sinon l'essence originelle de l'homme : désespoir, supplication, orgueil. De nombreuses cultures ignorent complètement ce que c'est que de hurler, de crier, de demander miséricorde, de prier. Par exemple, l'Égypte : sa culture ressemble plus à une imitation de formes naturelles et étatiques, à un arbre très beau, mais sec et sans vie. La Grèce est plus diversifiée, mais elle aussi a souvent eu recours à des imitations – du chant des oiseaux, du bruit de la mer, des outils des hommes : ziou-ziou. Les prophètes d'Israël sont en ce sens plus directs, plus humains : ils hurlent l'injustice, l'humiliation, la trahison. Même chose, d'ailleurs, pour Catulle, qui ne vivait plus dans le monde savamment ordonné qu'était la Grèce, mais dans une Rome cruelle et répressive. Ses vers sont eux aussi, bien sûr, des appels à la miséricorde, ce sont des clameurs d'extase humaine. C'est aussi comme cela que Villon et Arthur Rimbaud voyaient la poésie. Ils insufflaient leur propre intonation, parfois extraordinairement riche, au hurlement de l'humanité. Maïakovski savait faire cela à la perfection, Khlebnikov avec génie. Vsevolod Nekrassov en avait gardé mémoire, même s'il ne hurlait plus : il geignait seulement, il pleurnichait. Vieux trou du cul.

Que signifie donc le hurlement humain, que contient-il ?
On peut se lamenter pour un mort, comme le fait une

veuve. On peut glapir après le sein qu'on a perdu, comme le fait un enfant. On peut gémir de la perte d'un ami, du bonheur disparu, de la trahison d'une amie. Tout ça, ce sont les bases fondamentales des sons qu'émettent les hommes. Le hurlement poétique rassemble tous ces fils dans un faisceau où leur utilité de circonstance disparaît. Le hurlement poétique est un hurlement qui porte sur tout. En cela, ce qui s'en rapproche le plus est le hurlement du nouveau-né. Et c'est encore mieux si ce hurlement ne s'encombre pas d'une virtuosité de professionnel, s'il perd cette virtuosité en cours de route. Et qu'il parvient jusqu'aux hommes dans sa monstrueuse nudité.

Inutile de composer des vers – hurlez juste.

28 janvier 1997, prison d'Eichborn près d'Amsterdam

2. Poésie et action

Poésie et action sont inséparables. C'est la même chose. La dernière et, sans doute, la plus puissante action poétique d'Empédocle a été son saut dans l'Etna. C'est l'incroyable accomplissement de sa poésie, son sommet. Quand Rimbaud a quitté la poésie, c'était le prolongement de son travail poétique. Quoi d'autre ? Peut-être qu'il ne voulait plus être poète, et pourtant il n'est rien devenu d'autre (ni riche, ni propriétaire, ni père de famille) : il est mort. D'ailleurs j'emmerde Rimbaud.

Ceux qui aujourd'hui se disent « poètes » ne veulent même pas savoir que l'acte poétique, ce n'est pas de déclamer, pas de lire sur une scène, mais c'est que la poésie elle-même vienne s'automanifester ici et maintenant, dans toute son évidence – me voilà ! Voilà par exemple

pourquoi, très souvent, les vers meurent, sont émasculés lorsqu'on les lit pour la deuxième fois. La poésie doit naître et mourir – puissamment et fièrement – dans sa première manifestation. Pour cette raison, toute la tradition poétique écrite est un mensonge, une falsification des fondements de la poésie. La poésie s'arrache, par les cheveux, aux émotions qui calcinent le poète lorsqu'il se heurte à la réalité concrète du monde : image de servitude ou, au contraire, de liberté, image d'amour ou de haine, d'infamie ou de gloire. C'est là que naît le cri qu'est la poésie, c'est là aussi qu'il meurt. Je pense que mon meilleur poème, c'est quand j'ai saboté une des performances poétiques de Prigov¹ en hurlant « Ça brûle ! ». Et aussi j'aime bien le cri que j'ai poussé à la soirée poétique de Evtouchenko² : « Ma mère veut dormir ! » C'était une véritable intervention poétique, avec tous ses signes caractéristiques : scandale, ahurissement et hostilité du public, remise de l'individu à la police. Merde et pisse !

28 janvier, Eichborn

3. L'art démocratique sent la misère

J'aimerais aussi donner quelques explications préliminaires (et peut-être définitives) sur l'art démocratique tel que je le pratique. Le premier auteur démocratique était,

¹ Dmitri Prigov (1940-2007) : poète et écrivain russe, considéré comme l'un des représentants principaux du conceptualisme moscovite, mouvement littéraire et artistique né dans l'underground et dont le propre est de détourner et de moquer le discours officiel soviétique.

² Evguéni Evtouchenko (1932-2017) : poète russe, connu pour son engagement ambigu contre le régime soviétique.

bien sûr, le marquis de Sade. Il a regardé la Révolution droit dans les yeux, et cela aide, mieux que toute autre chose, à cerner l'essence de l'homme. En observant attentivement la Révolution, sa terreur, sa cruauté et sa faillite, Sade a compris que trois éléments fondamentaux coexistaient dans l'homme : le sexe, la violence et l'impuissance. Sexe, et non pas érotisme : on est loin de tout jeu et de toute galanterie. C'est plutôt de l'amour, mais un amour qui n'est en aucun cas sujet à la sublimation, et même qui ne recherche pas la sublimation ! Aux chiottes la sublimation ! C'est un amour qui a conscience d'être sans issue, humain, charnel et fini. Et qu'est-ce que la violence ? C'est cette impatience vis-à-vis d'autrui, qui se trouve en chacun de nous et qui parfois nous pousse à des actes retentissants. Et l'impuissance — c'est l'impuissance.

Ça a été une découverte majeure, et Sade l'a compris. On peut dire qu'il a été le premier à comprendre et à énoncer sans détour que l'homme est un être stupide et limité à l'extrême, pris entre une grande fausseté d'un côté et une grande cruauté de l'autre. Ce savoir, Sade l'a transmis aux générations suivantes d'artistes démocratiques, qui ont examiné le problème sous des angles un peu différents. Je pense à des gens comme Courbet, Whitman, Maïakovski, Artaud, Brecht. Ces gens-là, d'ailleurs, se sont montrés assez résistants face à toutes les épidémies esthétiques du genre modernisme (et autres plus négligeables), ils se sont occupés de leur art démocratique à eux sans se laisser griser par la grande foutaise du jour, en tenant bon et en continuant à observer la terrifiante grimace de l'homme. Mais maintenant j'en ai rien à foutre de tout ça.

L'art démocratique nous apprend que nous ne devons en aucun cas faire confiance à des choses comme la métaphysique, l'infini, la technique, le progrès, l'évolution et autres catégories abstraites auxquelles le pouvoir livre insidieusement nos consciences et nos vies. Nous ne devons jamais oublier que nous sommes des créatures mortelles, limitées, cruelles, avides, avares, ignorantes, mais qu'au prix d'un effort considérable nous pouvons surmonter nos vices et tendre vers un amour très intense, vers de puissants contacts humains, vers de hautes manifestations de nos sentiments et de nos idées. Mais pour cela il faut être extrêmement attentif à soi et aux autres, extrêmement recueilli et extrêmement fort. C'est difficile, mais parfaitement réalisable. Bien sûr, pour parvenir à des relations humaines qui soient ouvertes, libres, lumineuses, il est nécessaire d'anéantir l'édifice social dans lequel nous existons aujourd'hui et qui a pour nom le capitalisme. Voilà pourquoi il faut des artistes ! Putain de bestioles.

Ma théorie : il y a très peu de temps encore, le monde avait besoin des artistes pour que soient accomplis les quatre grands commandements du Bodhisattva : 1) libérer tous les êtres raisonnables que contient l'Univers ; 2) vaincre la cupidité, la méchanceté et l'ignorance sans fin qui sont les nôtres ; 3) survivre à une quantité infinie de tribulations ; 4) s'éveiller et reconnaître l'infinité des voies de la raison.

Mais de nos jours, le climat socio-politique qui s'est installé partout dans le monde fait que de telles ambitions sont devenues absolument insuffisantes. La culture et l'art n'ont plus vocation à transformer le monde et l'homme. Dans ces conditions, l'unique aspiration de

L'artiste doit être de détruire l'ordre social actuel pour en édifier un nouveau dans lequel la culture sera de nouveau une force agissante. C'est pourquoi j'appelle dès maintenant tous les artistes qui lisent ce texte à anéantir, armés ou à mains nues, mais sans attendre, la civilisation contemporaine – à l'anéantir en rêvant à une nouvelle culture pleinement démocratique, dont la venue est aussi indispensable que le Soleil. Lequel, nique sa mère, est condamné à s'éteindre.

L'obstacle principal au changement, c'est, bien évidemment, l'argent. L'argent en effet, en tant que conception existante et agissante de la valeur, échange et confond toutes choses – c'est le **change** et la **confusion** universels, c'est-à-dire un monde falsifié, un ersatz de toutes les propriétés de la nature et de l'homme. L'argent, c'est l'accouplement répugnant de choses impossibles, le lâche et le brave forcés à s'embrasser. L'argent, c'est la putain universelle, l'entremetteuse universelle des peuples et des nations. Qui peut acheter la bravoure est un brave, même s'il est lâche. Le plus laid et le plus insignifiant des hommes peut tout simplement **s'acheter** la plus belle des femmes, et l'argent donnera quatre jambes au boiteux. Mais si le boiteux n'a pas d'argent (et cela arrive souvent) ? En supprimant l'argent, nous supprimerons la cause principale de l'affliction, de l'angoisse confuse et de la stérilité. Mais pour en finir avec l'argent il faut en premier lieu faire soi-même vœu de pauvreté, se réjouir et se désespérer !

C'est pourquoi ce n'est pas le moment de faire des œuvres d'art ! C'est le moment de dresser des barricades et de casser les vitres du gouvernement. Voilà de l'art démocratique. D'ailleurs, le hurlement poétique et l'action

poétique sont bien sûr aussi des composantes de ce grand art démocratique. Qu'il aille se faire foutre et refoutre.

28 janvier 1997, prison d'Eichborn